THAÏS

COMÉDIE LYRIQUE
EN TROIS ACTES, SEPT TABLEAUX

POËME DE

LOUIS GALLET

D'APRÈS LE ROMAN DE

M. ANATOLE FRANCE

MUSIQUE DE

J. MASSENET

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1894

A

THAÏS

COMÉDIE LYRIQUE EN TROIS ACTES, SEPT TABLEAUX

Représentée pour la première fois à Paris

A L'ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Le 16 Mars 1894

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

THAÏS

COMÉDIE LYRIQUE
EN TROIS ACTES, SEPT TABLEAUX

Poème de

LOUIS GALLET

D'après le roman de M. ANATOLE FRANCE

Musique de

J. MASSENET

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/thaiscomedielyri00mass

A PROPOS DE "THAIS"

POÉSIE MÉLIQUE

La question de la prose en musique occupe depuis quelque temps les compositeurs et les écrivains spéciaux. Bien qu'assez ancienne dans l'histoire de l'art, elle était jusqu'ici rarement sortie du cercle intime de ceux qui, par profession, s'y pouvaient attacher. Elle est devenue aujourd'hui une « question », un sujet de discussion courante. Selon une coutume de plus en plus répandue, la presse a fait son enquête : elle a voulu connaître, sur la prose substituée au vers, dans les ouvrages lyriques, l'opinion des principaux intéressés, c'est-à-dire des compositeurs. On est allé trouver tour à tour Charles Gounod, puis MM. Ambroise Thomas, Massenet, Saint-Saëns, Paladilhe, Reyer, et aussi, dans une région moins académique, MM. Victorin Joncières, Salvayre, Benjamin Godard et Henri Maréchal.

Charles Gounod n'a pas manqué de rappeler alors que, « il y a une vingtaine d'années environ, il avait, le premier, posé et traité la question sur laquelle on le consultait, à sa-

voir si la prose peut être mise en musique au théâtre et qu'il l'avait résolue dans le sens de l'affirmative, étant bien entendu, toutefois, que toute prose n'est pas également apte à être chantée et que la rythmique de la prose doit faire l'objet d'une étude spéciale ».

L'illustre auteur de *Faust* faisait allusion à ce *George Dandin*, encore inédit aujourd'hui, et dont il avait écrit la musique sur le texte même de Molière.

Les autres ont répondu de façon moins formelle, se partageant entre la prose et le vers, avec des restrictions toutefois, n'apportant enfin dans le débat rien de concluant, ni de bien intéressant, réservant sans doute leur jugement pour l'heure où une occasion leur serait donnée d'expérimenter la théorie, ce qui est présentement le cas de M. J. Massenet.

En ce qui me concerne, vivant dans le milieu où la nature de mes travaux m'a, depuis plus de vingt ans, permis de voir de très près les choses de la musique dramatique, j'ai été particulièrement frappé de la tendance des compositeurs à prosaïser le vers; j'ai même, quelque part dans les *Notes d'un librettiste*, formulé cette définition, dont la fantaisie ne va pas sans quelque accompagnement de vérité : *Poème lyrique:* Ouvrage en vers que l'on confie à un musicien pour qu'il en fasse de la prose.

C'est qu'en effet très peu de compositeurs ont un sens littéraire assez complet, assez délicat pour garder le respect absolu du texte poétique; c'est à leur procédé de composition très arbitraire, très exclusif, très égoïste enfin, à leur parti pris de ne pas épouser la forme littéraire pure, mais de la repétrir, de la déformer, sans souci des règles, pour

la juxtaposer exactement aux contours de leur musique, que l'on doit, dans les livrets d'opéra, tant de mauvais vers, tant de monstrueuses adaptations, dont quelques-unes ont acquis la célébrité du ridicule. Certes, si le poète lyrique, usant de représailles et pouvant — ce qui est bien invraisemblable — opprimer son musicien, lui demandait de manquer aux règles de son art, de torturer ses formes, de faire grimacer sa musique et de peupler ses portées de barbarismes musicaux ou de discordances, on entendrait de beaux cris !

Eh bien, c'est précisément ce que demande couramment et parfois ce qu'exige le compositeur de son collaborateur. Quand ce dernier ne se résigne pas à remanier platement son texte pour en faire le monstre hurlant contre l'esprit et contre le goût, exigé par la tyrannie musicale, il n'a d'autre ressource que de prendre son parti des mutilations, de supprimer la mesure, d'exproprier les rimes, et de se résoudre à l'adoption d'un texte qui, fait de vers éclopés, n'est plus même de l'honnête prose.

Des musiciens tels que Charles Gounod, que M. Saint-Saëns, que M. J. Massenet, dont nous nous occupons plus spécialement ici, ne tombent point dans ce travers d'un personnalisme cruel à la poésie. Artistes très complets, aimant d'une haute et égale affection, non seulement ce qui fit leur renommée, mais encore tout ce qui est pour frapper et émouvoir leur sens artistique très impressionnable et très subtil ; épris des manifestations de la plastique comme de celles de la littérature la plus raffinée, s'intéressant à l'examen d'un beau tableau, à la lecture d'une belle prose ou d'une belle poésie, autant qu'à l'audition d'une belle

symphonie, ils n'ont certainement point fait de la prose par irrespect ou inintelligence de la poésie, mais seulement parce qu'ils ont conçu et appliqué cette vérité que la rythmique musicale n'est point et ne saurait être fatalement assujettie à la rythmique poétique; que, dans l'une et l'autre construction, les points d'appui ne sont pas toujours forcément les mêmes, ou, pour parler plus familièrement, que ce qui rime poétiquement ne rime pas toujours musicalement.

On trouverait dans l'œuvre de Charles Gounod quelques frappants exemples de la vérité de cette observation : le plus connu réside en la façon dont il a démembré le premier vers de la classique invocation de *Faust :* « Salut, demeure chaste et pure », au deuxième acte de cet opéra, en extrayant d'un alexandrin une période de huit syllabes, qu'il répète par deux fois, en rejetant à la suite les quatre syllabes finales du vers originel, auxquelles il ajoute deux syllabes du vers suivant, pour retomber enfin exactement sur la conclusion du dernier alexandrin où il se retrouve côte à côte avec son poète.

Mais c'est plus précisément le procédé de M. J. Massenet, que je veux viser. Lui, si sensible qu'il soit à la pureté de la forme littéraire et à son contour recherché, l'est plus encore à la puissance et au relief de l'image; son esprit en reçoit une impression très intense, très aiguë; il n'hésite pas alors à déblayer, pour la mieux percevoir, la mieux saisir, la mieux posséder, tout ce qui enveloppe et accompagne rythmiquement cette image, qu'elle soit d'ailleurs matérielle ou morale, pittoresque ou psychologique.

C'est pour cette image qu'il construit son édifice musical;

il lui en fait un temple, où elle est mise en pleine lumière et en pleine valeur ; il la reproduit dans les divers détails de son architecture ; il fait converger sur elle toutes les forces expressives dont il dispose. Et alors son rythme musical ne craint pas de destituer, de détruire le rythme poétique pour arriver à un rendu plus complet, plus saisissant de sa personnelle impression.

Je donnerai seulement deux exemples de ce procédé. Dans *Ève,* par exemple, son second grand ouvrage lyrique, le compositeur se trouve en présence d'une série de strophes très nettement rythmées où les rimes s'entre-choquent périodiquement, cherchant entre elles, pour ainsi dire, à créer une musique particulière, suggestive de l'inspiration du compositeur.

Et des lèvres de la femme
    Une flamme
Sur tous les êtres descend.
La création divine
    S'illumine
De son regard caressant.

Le compositeur prend toute la strophe ; mais, au lieu de lui garder son harmonie propre, sa rythmique rigoureuse, il supprime le dernier mot. La strophe s'effondre, mais l'image reste :

La création divine
    S'illumine
De son regard !...

Et, sur cette suspension, la musique s'étale ; elle découvre des horizons que le mot « caressant » lui barrait, lui mesurait trop étroitement, et au lieu d'une impression restreinte, le musicien nous donne une large vision sur l'infini. Il est

vrai qu'en même temps « il a fait de la prose », mais on ne saurait lui en vouloir.

En un autre passage de la même œuvre, il trouve une indication scénique dépeignant le réveil de l'homme, son ravissement en présence de la femme soudainement apparue à ses côtés. Cette image lui sourit et, sans plus ample informé, il met l'indication en musique sans se soucier qu'elle soit vile prose ou précieuse poésie, mais simplement parce que sa rythmique s'en accommode.

On conçoit que, suivant ce penchant et en de telles dispositions d'indépendance, M. J. Massenet ait été facilement conduit à désirer pour sa partition de *Thaïs* un poème d'une forme littéraire très libre, très souple, très malléable, permettant d'obtenir, sans concession de part ni d'autre, sans monstruosités obligées, sans altération de texte, un accord parfait entre le poème et la musique.

« Poème en prose », tel a donc été l'objet de l'expresse demande de M. J. Massenet, quand il s'est résolu à écrire *Thaïs*.

Tout en reconnaissant la logique de cette résolution, son collaborateur l'accepta, sous l'intime réserve de recourir à un procédé qui concilierait les idées du compositeur et les siennes. Un vieil attachement, un culte jusqu'alors rigoureusement observé le liaient à la formule classique du vers et lui faisait aimer par-dessus tout l'entre-choc des rimes sonores. Il rencontrait, en outre, dans le roman de M. Anatole France, d'où allait sortir le poème de *Thaïs*, une merveilleuse mine où, à tout instant, dans une riche et brillante prose, s'enchâssaient naturellement des vers natifs d'une eau très limpide ou d'une délicieuse couleur, M. Anatole

France étant non seulement un maître prosateur, mais encore un exquis poète.

Tout militait donc en faveur de l'emploi exclusif du vers lyrique. Et d'aucuns reprocheront certainement à l'auteur du poéme de *Thaïs* d'avoir adopté un système qui leur semblera condamnable, de même qu'il sera jugé d'une application très commode par ceux-là qui, ayant la prose facile, redoutent les rigueurs de la prosodie. En quoi ils se tromperont, car rien ne doit rendre un auteur plus sévère pour lui-même et les autres plus sévères pour lui, au point de vue de la valeur générale de l'œuvre, que les licences qu'il se donne pour certains détails.

Thaïs n'est donc pas, comme on l'a dit et écrit, et comme M. J. Massenet le demandait primitivement, un poème en prose; c'est, pour employer l'heureuse dénomination, puisée à la source grecque par M. Gevaërt, le très éminent et très érudit directeur du Conservatoire de Bruxelles, un « Poème mélique ».

Il emprunte certaines de ses rigueurs à l'art poétique; il s'interdit les hiatus, il recherche la sonorité et l'harmonie des mots; il observe le nombre et le rythme; il s'efforce de contenir l'idée dans les limites métriques; il s'affranchit toutefois de l'obligation absolue de la rime.

De temps à autre, pourtant, une rime sonne, inattendue, comme pour surprendre et amuser l'oreille, sans modifier l'ordonnance de la construction musicale.

La poésie mélique, selon M. Gevaërt, est exactement celle qui s'applique aux paroles destinées à être mises en musique; son objet est d'établir entre les contours de la phrase littéraire et de la phrase musicale, une solidarité constante,

afin que rien ne puisse rompre l'étroite harmonie des deux formes, incorporées pour ainsi dire l'une à l'autre.

Les anciens ont connu la poésie mélique. Leur poésie pure avait toutefois une métrique autrement sévère que les lois de notre poésie française si longtemps observées. Certains novateurs actuellement s'affranchissent même de ces lois, coupant les antiques entraves, substituant à l'hexamètre et à ses dérivés des vers polymorphes qui s'allongent sans limites exactes, se développent sans méthode sensible et, d'altération en altération, se condensent en une sorte de prose, gangue obscure et pâteuse, où il y a peut-être des diamants, mais où il devient de plus en plus difficile de les discerner.

C'est pourquoi je pense qu'on pardonnera au poème de *Thaïs* sa forme indépendante de la rime, en considérant qu'en fin de compte, il est encore « presque en vers ».

Avant de l'écrire ainsi, l'auteur s'est souvenu qu'il y a vingt ans au moins, se trouvant à un dîner, chez le peintre Diaz, à côté de M. Gevaërt, dont le nom autorisé revient souvent dans ces lignes pour la justification d'un procédé nouveau d'écriture lyrique, le compositeur lui parlait déjà avec une grande conviction de la nécessité de réformer les règles du vers d'opéra.

Aussi, sa tâche faite selon les principes qui viennent d'être exposés, l'adaptateur lyrique du roman de *Thaïs* devait-il naturellement se reporter à ce souvenir du début de sa carrière.

Il écrivait alors à M. Gevaërt, en lui rappelant cet entretien :

« Vous étiez très partisan d'une forme qui, supprimant la rime ou du moins ne la tenant pas pour obligatoire, don-

nerait plus d'aisance et plus d'imprévu au dialogue. Ce n'était pas la prose pure que vous visiez, ni même une forme conventionnelle, absolument indépendante des formes anciennes, mais une sorte de vers affranchi des entraves rigoureuses de la rime. J'ai été bien souvent hanté par ce souvenir, et, finalement, j'ai cherché à appliquer dans le poème de *Thaïs* le système que vous m'exposiez dans cette rencontre déjà ancienne. Je voudrais accompagner la brochure d'une introduction, et il me serait précieux de tenir de vous quelques lignes exprimant vos idées sur ce cas particulier d'un ouvrage écrit sans préoccupation de la rime, mais avec un souci constant du rythme et du nombre. »

Et, aussitôt, M. Gevaërt répondait :

« Les idées que je vous exprimais, il y a une vingtaine d'années, au sujet des formes techniques de la poésie mélique destinée au théâtre, se sont fortifiées depuis. Plus que jamais elles sont opportunes, depuis que les musiciens ont unanimement abandonné, à la suite de Wagner, la mélodie carrée, symétrique. Quoi de plus absurde que de maintenir dans le texte une répercussion rythmique qui n'a plus de correspondance dans la mélodie ! Comme vous le dites parfaitement dans les lignes que vous m'avez fait le plaisir de m'adresser, ce que le drame musical de notre époque exige, c'est une prose poétique, nombreuse, évitant l'hiatus, ou, si l'on veut, une poésie sans rimes, excepté aux endroits où le compositeur veut reprendre la forme de la mélodie périodique suivie. Ainsi, pour vous en donner un exemple, deux passages seulement dans *la Valkyrie* devraient être rimés, selon moi : au premier acte, la Chanson du Printemps, au

troisième, la dernière phrase des Adieux de Wotan, lorsque le dieu ferme les yeux de sa fille...

» Je vous engage fortement à écrire votre introduction. Vous pouvez donner à la fois le précepte et l'exemple, chose essentielle pour réaliser une réforme. »

Ces idées que je viens d'exprimer se trouvent en parallélisme avec la thèse récente soutenue par M. Jules Combarieu, pour le doctorat ès lettres.

L'objet précis de cette thèse, selon l'auteur lui-même, se résume ainsi : Autant la musique moderne ressemble au point de vue du rythme, à la poésie musicale des Grecs, autant elle diffère, à tous les points de vue, de la poésie moderne.

Ce principe est connexe à celui qu'exprime M. Gevaërt sur la poésie mélique.

Et comme nous-même, dans la question de l'accord entre le poète et le musicien, de la nécessité des concessions que le premier doit au second, M. Combarieu fait un juste départ de l'importance du rôle de chacun. « Le poète est le maître du musicien, écrit-il, mais c'est un maître qui achète sa souveraineté par les plus grands sacrifices, et ne prend le sceptre que pour revêtir le plus pauvre costume. »

Il m'a paru opportun de faire précéder le poème de *Thaïs* de ces rapides considérations. Elles préviendront peut-être quelques critiques et rendront, je veux l'espérer, plus indulgents les fidèles de la forme poétique pure.

Février 1894.

LOUIS GALLET.

DANSE

PREMIER ACTE

Sosie de Thaïs. — Mlle Mante III.

DEUXIÈME TABLEAU

Comédiennes.

Coryphées. — Mesdemoiselles Mouret, Tétard, Bariau, Couat, de Mérode, Didier, Sirède, Cazeneuve, Esnel, Robin.

Comédiens.

MM. Férouelle, Berger, Domingi II, Willemot, Lavigne, Moreau.

PREMIER TABLEAU DU TROISIÈME ACTE

Esprits de la Tentation.

Sujets. — Mesdemoiselles Viollat, Blanc, Gallay, Tréluyer, J. Régnier, Vendoni, Mante.

DEUXIÈME TABLEAU

Divertissement réglé par M. Hansen. — Mademoiselle Mauri.

Esprits de la Tentation.

Sujets. — Mesdemoiselles Viollat, Blanc, Gallay, Tréluyer J. Régnier, Vendoni, Mante.

Les Ames déchues.

Sujets. — Mesdemoiselles Perrot, Mestais, Rat, Parent, P. Régnier, Charles.

Coryphées. — Mesdemoiselles Morlet, Tétard, Bariau, Bossu, Dockes, de Mérode, Cazeneuve, Lainé, Sirède, Didier, Hayet, Esnel.

Les Sirènes.

Sujets. — Mesdemoiselles Vangothen, Sandrini, Salle, H. Régnier, Chasles, Boos.

Les Tritons.

Sujets. — MM. Ladam, Lecerf, Stilb, Marius, Girodier, Régnier, Javon.

Les Gnomes.

Coryphées. — Mesdemoiselles Mouret, Villard, Hatrel, Couat, Mante, Stilb, Moormans, Barbier, Keller, Billon, Mendez, Poncet.

Les Sphinges.

Sujets. — Mesdemoiselles Monnier, Grangé, Monchanin, Piron.

Les Esprits de l'Abîme et les Ames.

Quadrilles. — Mesdemoiselles Soubrier, Robin, Staats, Lefèvre, Hauguel, Richaume, Couat II, Mendez II, Verdant, Meunier, Robiette, Yves, Meunier II, Poulain, Mollard, Bordier, Hugon II, Bariau II, de Verrey II, de Folly, Labatoux, Buinavin, de Verrey, Hugon.

Spectres.

Ballet. — MM. Friant, Ferrouelle, Baptiste, Domingé II, Berger, Elisée, Meunier, Diany, Hoquante, Domingi, Keller, Javon, Stilb, Lavigne, Pacalet, Huygh, Willemot, Cleret, Moreau, Baron.

Esprits de la Perdition.

Figurantes. — Mesdemoiselles Blanc, Brunet, Lambert, Gladieux, Mullier, Morand, Lydia, Regnault, Fréret, Cadya, Lemand, Muratet, Bicard, Lasne, Porté, Bréville.

Dernière apparition de Thaïs.

Ballet, sosie de Thaïs : Mademoiselle Metzger.

Cinq anges.

Ballet. — Mesdemoiselles Charrier II, Chouinska, Dubois, Staats II, Piron.

PERSONNAGES

ATHANAEL.	MM.	DELMAS.
NICIAS.		ALVAREZ.
PALÉMON		DELPOUGET.
UN SERVITEUR. . . .		EUZET.
THAÏS	Mmes	SYBIL-SANDERSON.
ALBINE.		BEAUVAIS.
CROBYLE.		MARCY.
MYRTALE.		HÉGLON.

PERSONNAGES DES CHŒURS

Histrions. — Comédiennes. — Philosophes. — Amis de Nicias. — Les Filles Blanches.

DÉCORS

1er, 5e, 6e et 7e Tableaux, M. JAMBON.

2e, 3e et 4e Tableaux, M. CARPEZAT.

Costumes dessinés par M. CH. BIANCHINI.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La Thébaïde. — Les cabanes des Cénobites aux bords du Nil. Ce n'est pas encore la fin du jour; douze Cénobites et le vieux Palémon sont assis autour d'une longue table. Au milieu, Palémon préside le frugal et paisible repas. Une place est vide, celle d'Athanaël.

UN CÉNOBITE.

Voici le pain.

UN AUTRE.

Et le sel.

UN AUTRE.

Et l'hysope. —

UN AUTRE

Voici le miel.

UN AUTRE

Et voici l'eau. —

PALÉMON, se levant, avec onction.

Chaque matin le ciel répand sa grâce — sur mon jardin, ainsi qu'une rosée. — Bénissons Dieu dans les biens qu'il nous donne — et prions-le qu'il nous garde en sa paix ! —

LES CÉNOBITES, presque murmuré.

Que les noirs démons de l'abîme — s'écartent de notre chemin ! —

Paisiblement les Cénobites continuent leur repas.

UN CÉNOBITE, rompant le silence.

Sur Athanaël, notre frère, — étends, Seigneur, la force de ton bras ! —

PLUSIEURS CÉNOBITES, avec regret.

Athanaël !...

D'AUTRES CÉNOBITES, de même.

Bien longue est son absence !... —

D'AUTRES, avec intérêt.

Quand donc reviendra-t-il ?... —

PALÉMON, mystérieusement.

L'heure de son retour est proche... — Un songe, cette nuit, me l'a montré vraiment — hâtant vers nous sa marche ! —

LES CÉNOBITES, avec foi.

Athanaël est un élu de Dieu !... — (Pieusement.) Il se révèle dans les songes !... —

Athanaël paraît; il s'avance lentement comme épuisé de fatigue et de chagrin.

LES CÉNOBITES, avec respect.

Le voici ! Le voici !

ATHANAEL, au milieu d'eux, douloureusement.

La paix soit avec vous ! —

PALÉMON et LES CÉNOBITES.

Frère, salut ! (Tous s'empressent autour de lui.) La fatigue t'accable ! — la poussière couvre ton front... — repose-toi !... reprends ta place !... — mange, bois ! —

ATHANAEL, il s'est assis avec accablement et repousse doucement les mets qu'on lui présente.

Non ! mon cœur est plein d'amertume... — Je reviens dans le deuil et dans l'affliction !... — La ville est livrée au péché !... — une femme, Thaïs, la remplit de scandale — et par elle l'enfer y gouverne les hommes ! —

LES CÉNOBITES, avec une curiosité calme et simple.

Quelle est cette Thaïs ?

ATHANAEL, sortant un peu de sa torpeur, y retombant aussitôt.

Une prêtresse infâme — du culte de Vénus... (Humblement, avec charme et comme se souvenant d'un passé lointain.) Hélas ! enfant encore — avant qu'à mon cœur

la grâce ait parlé, — je l'ai connue!... (Plus sombre, plus agité.) Un jour, je l'avoue à ma honte, — devant son seuil maudit, je me suis arrêté... — mais Dieu m'a préservé de cette courtisane — et j'ai trouvé le calme en ce désert, — maudissant le péché que j'aurais pu commettre!... — Ah! mon âme est troublée... — La honte de Thaïs et le mal qu'elle fait — me causent une peine amère; — et je voudrais gagner cette âme à Dieu! —

PALÉMON, simplement, sagement.

Ne nous mêlons jamais, mon fils, aux gens du siècle; — craignons les pièges de l'Esprit; — voilà ce que nous dit la sagesse éternelle. — (La nuit vient peu à peu.) La nuit vient; prions et dormons! —

LES CÉNOBITES, avec une crainte mystérieuse, le front courbé et les mains jointes, s'éloignent et se séparent, tout en priant, pour se rendre dans leurs cabanes.

Que les noirs démons de l'abîme — s'écartent de notre chemin! — Seigneur, bénis le pain et l'eau. — Bénis les fruits de nos jardins. — Donne-nous le sommeil sans rêves — et l'inaltérable repos! —

Athanaël s'est étendu devant sa cabane, la tête appuyée sur un petit chevalet de bois, les mains jointes.

ATHANAEL, seul, dans l'ombre.

O Seigneur, je remets mon âme entre tes mains. —

Il s'endort.

Nuit presque noire. Après un instant de calme et de béatitude, au milieu des ténèbres, une blancheur se fait; dans un brouillard apparaît l'intérieur du théâtre, à Alexandrie; foule immense sur les gradins. En avant se trouve la scène sur laquelle Thaïs, à demi vêtue, mais le visage voilé, mime les amours

d'Aphrodite. — Dans le théâtre d'Alexandrie, immenses acclamations d'enthousiasme très prolongées. — Effet extrêmement lointain. — On peut distinguer, mais vaguement cependant, le nom de Thaïs hurlé par la foule. — Les acclamations augmentent jusqu'à la fin de la vision, la mimique s'accentuant de plus en plus. — La vision disparaît subitement; le jour revient. — Aurore.

ATHANAEL qui s'est éveillé peu à peu, se lève complètement; avec épouvante et colère.

Honte! horreur! ténèbres éternelles! — Seigneur, assiste-moi! — (Il s'est jeté à terre et il y reste prosterné.) Toi qui mis la pitié dans nos âmes, — Dieu bon, louange à toi! — J'ai compris l'enseignement de l'ombre, — je me lève et je pars! — (Il s'est relevé avec enthousiasme.) Car je veux délivrer cette femme — des liens de la chair! — Dans l'azur, je vois penchés vers elle — les anges désolés! — N'est-elle pas, Seigneur, le souffle de ta bouche! — Ah! plus elle est coupable et plus je dois la plaindre! — Mais, je la sauverai, Seigneur! Donne-la-moi — et je te la rendrai pour la vie éternelle! — (Il appelle ses frères qui reparaissent et se pressent autour de lui.) Frères, levez-vous tous! venez! — ma mission m'est révélée! — Dans la ville maudite il faut que je retourne... — Dieu défend que Thaïs s'enfonce davantage — dans le gouffre du mal! — et c'est moi qu'il choisit pour la lui ramener! —

Athanaël s'incline devant Palémon.

PALÉMON, à Athanaël avec une douce expression de tranquillité et comme un tendre reproche.

Ne nous mêlons jamais, mon fils, aux gens du siècle. — Voilà la sagesse éternelle!... —

Les Cénobites qui ont entouré Athanaël l'accompagnent jusqu'à la route, puis, s'agenouillant par groupes, ils répondent à Athanaël dont la voix se perd dans les solitudes du désert de la Thébaïde.

LA VOIX D'ATHANAEL, déjà éloignée.

Esprit de lumière et de grâce, — arme mon cœur pour le combat. —

LES CÉNOBITES, à genoux.

Arme son cœur pour le combat. —

LA VOIX D'ATHANAEL, encore plus éloignée.

Et fais-moi fort comme l'archange — contre les charmes du démon.

LES CÉNOBITES, comme un murmure.

Et fais-le fort comme l'archange — contre les charmes du démon! —

Le rideau s'abaisse lentement et silencieusement.

DEUXIÈME TABLEAU

La terrasse de la maison de Nicias à Alexandrie. — Cette terrasse domine la ville et la mer; elle est ombragée de grands arbres; à droite, vaste tenture derrière laquelle se trouve la salle préparée pour le banquet.

Lentement, Athanaël paraît et s'arrête au fond; à sa vue, un serviteur se lève, sous le portique, et marche à sa rencontre.

LE SERVITEUR.

Va, mendiant, chercher ailleurs ta vie! — Mon maître ne reçoit pas les chiens comme toi! —

ATHANAEL, doucement.

Mon fils, fais, s'il te plaît, ce que je te commande. — Je suis l'ami de ton maître, et je veux — lui parler à l'instant.

LE SERVITEUR

Hors d'ici, mendiant ! —

Il lève sur Athanël son bâton.

ATHANAEL, fermement et avec calme.

Frappe, si tu le veux, mais avertis ton maître. — Va.

Devant le regard et l'attitude d'Athanaël, le serviteur recule, s'incline et disparaît dans la maison.

ATHANAEL, seul, après avoir un instant contemplé la ville du haut de la terrasse.

Voilà donc la terrible cité ! — Alexandrie, où je suis né dans le péché ; — l'air brillant où j'ai respiré — l'affreux parfum de la luxure ! — Voilà la mer voluptueuse — où j'écoutais chanter la sirène aux yeux d'or ! — Oui, voilà mon berceau selon la chair, — Alexandrie ! — Mon berceau, ma patrie !... — De ton amour j'ai détourné mon cœur !... — pour ta richesse je te hais ! — pour ta science et ta beauté — Je te hais ! je te hais ! — Et maintenant je te maudis — comme un temple hanté par les esprits impurs ! — Anges du ciel, souffles de Dieu, — venez ! parfumez du battement de vos ailes — l'air corrompu qui va m'environner ! —

On entend des voix et des rires. — Presque aussitôt, Nicias paraît et s'avance, les bras appuyés sur les épaules de Crobyle et de Myrtale, deux belles esclaves rieuses. A la vue d'Athanaël, il s'arrête, les quitte et s'approche les bras ouverts.

NICIAS, avec vivacité et entrain.

Athanaël, c'est toi! mon condisciple, — mon ami, mon frère ! oh ! va ! je te reconnais, — bien qu'à la vérité — tu sois bien plus semblable à la bête qu'à l'homme ! — Embrasse-moi donc ; sois le bienvenu. — Tu quittes le désert? — tu nous reviens ?

ATHANAEL.

O Nicias ! — je ne reviens que pour un jour, que pour une heure ! —

NICIAS.

Dis-moi tes vœux ! —

ATHANAEL.

Nicias, tu connais cette comédienne, — Thaïs, la courtisane ? —

NICIAS, riant.

Certes, je la connais ! pour mieux dire, elle est mienne — encore pour un jour ! — J'ai vendu pour elle mes vignes — et ma dernière terre et mon dernier moulin, — et composé trois livres d'élégies ; — et cela ne compte pour rien ! — Je voudrais la fixer que je perdrais ma peine : — son amour est léger et fuyant comme un rêve ! — Athanaël, qu'attends-tu d'elle ? —

ATHANAEL.

Je veux la ramener à Dieu !

NINIAS, éclatant de rire.

Mon pauvre ami! — crains d'offenser Vénus dont elle est la prêtresse. —

ATHANAEL, avec plus de force.

Je veux la ramener à Dieu! Va, Nicias, — j'arracherai Thaïs à ces amours immondes — et je la donnerai pour épouse à Jésus. — Pour entrer dans un monastère — Thaïs va me suivre aujourd'hui! —

NICIAS, bas, à l'oreille d'Athanaël et en riant.

Crains d'offenser Vénus, la puissante déesse! — Elle se vengera!

ATHANAEL.

Dieu me protégera. — (Après un temps.) Où puis-je voir cette femme?

NICIAS.

Ici même! — Pour la dernière fois — elle y doit souper avec moi — en très joyeuse compagnie! — Elle joue aujourd'hui; — en sortant du théâtre, elle viendra. —

ATHANAEL.

Prête-moi donc, ami, quelque robe d'Asie — afin que dignement je puisse figurer — à ce festin que tu vas lui donner. —

NICIAS.

Crobyle et Myrtale, mes chères, — hâtez-vous de parer mon bon Athanaël. —

Tandis que Nicias et Athanaël se sont assis et s'entretiennent amicalement, Myrtale a frappé dans ses mains; le serviteur a paru auquel elle donne un ordre. Il sort et revient aussitôt avec des esclaves portant un coffret dont Crobyle et Myrtale tirent les objets qui doivent servir à la toilette d'Athanaël, ainsi qu'un miroir de métal dans lequel, en riant, elles lui font voir son visage. Puis, tandis que, assis, il continue à causer avec Nicias, elles commencent à lui verse sur la tête des parfums, à lui accommoder les cheveux et la barbe. Nicias souriant, les regarde faire.

NICIAS.

Je vais donc te revoir brillant comme autrefois! —

ATHANAEL.

Oui, j'emprunte à l'Enfer des armes contre lui. —

NICIAS.

Philosophe orgueilleux, l'âme humaine est fragile. —

ATHANAEL.

Je ne crains pas l'orgueil quand le Ciel me conduit. —

CROBYLE, à Myrtale, à part.

Il est jeune!

MYRTALE, à Crobyle, même jeu.

Il est beau!

CROBYLE.

Sa barbe est un peu rude!

MYRTALE.

— Ses yeux sont pleins de feu !

CROBYLE.

Ce bandeau lui sied bien ! —

MYRTALE et CROBYLE.

Cher Satrape, voici tes bracelets !

MYRTALE.

Tes bagues ! —

CROBYLE.

Donne tes bras !

MYRTALE.

Tes doigts !

MYRTALE et CROBYLE, à part.

Il est jeune, il est beau ! —
Ses yeux sont pleins de feu ! —

MYRTALE, continuant la toilette.

La robe, maintenant !

CROBYLE, avec câlinerie.

Quitte ce noir cilice ! —

ATHANAEL, se levant comme pour leur échapper.

Ah ! femmes, pour cela, jamais ! —

CROBYLE et MYRTALE, d'abord effarouchées par le brusque refus d'Athanaël, reviennent doucement auprès de lui.

Soit! (Lui passant une robe brodée par-dessus sa tunique.) Cache tes rigueurs sous cette robe souple! —

NICIAS à ATHANAEL.

Ne t'offense pas de leur raillerie, — ne baisse pas devant elles les yeux! — admire-les plutôt!

ATHANAEL, à lui-même.

Viens, esprit de lumière! — arme mon cœur pour le combat! — contre les charmes du démon! —

CROBYLE et MYRTALE, à part.

Il est beau comme un jeune dieu! — Si Phœbé le rencontrait, — sa divinité farouche — s'humaniserait! —

Continuant la toilette.

MYRTALE, à Athanaël.

Laisse-nous te chausser de ces sandales d'or! —

CROBYLE, de même.

Laisse-nous te verser ce parfum sur les joues! —

CROBYLE et MYRTALE, à part.

Il est beau comme un jeune dieu! —

Grandes acclamations lointaines et prolongées.

Au bruit des acclamations, Nicias est remonté vers la terrasse, il a regardé du côté de la ville.

NICIAS, revenant vers Athanaël, en souriant.

Garde-toi bien ! Voici ta terrible ennemie ! —

Des groupes d'histrions et de comédiennes mêlés à des philosophes amis de Nicias paraissent sur la terrasse, précédant de peu d'instants la venue de Thaïs.

HISTRIONS, COMÉDIENNES, PHILOSOPHES entourant Thaïs et s'inclinant devant elle.

Thaïs ! sœur des Karites ! — Rose d'Alexandrie ! — Belle silencieuse ! — Thaïs ! tant désirée ! — Thaïs ! Thaïs ! Thaïs ! —

NICIAS, accueillant ses hôtes et leur désignant la salle du banquet dont les esclaves soulèvent les tentures.

Thaïs ! Chère Thaïs ! — Hermodore ! Aristobule ! — Callicrate ! Dorion ! — mes hôtes ! mes amis ! les dieux soient avec vous ! —

Tous se rendent dans la salle dont les tentures se referment. Thaïs a été retenue doucement par Nicias au moment où elle se disposait à suivre ses amis dans la salle du banquet. Nicias tombe assis ; Thaïs est près de lui ; celle-ci reste debout et répond avec un sourire amèrement ironique au regard de Nicias qui la contemple amoureusement, mais tristement.

THAIS.

C'est Thaïs, l'idole fragile — qui vient pour la dernière fois — s'asseoir à ta table fleurie... — Demain, je ne serai pour toi plus rien qu'un nom !... —

NICIAS.

Nous nous sommes aimés une longue semaine... —

C'est beaucoup de constance et je ne me plains pas... — et tu vas t'en aller, libre, loin de mes bras .. —

THAIS.

Pour ce soir, sois joyeux. — Laissons s'épanouir les heures bienheureuses, — et ne demandons rien, plus rien à cette nuit — qu'un peu de folle ivresse et de divin oubli. — Demain... je ne serai pour toi plus rien qu'un nom... —

Quelques philosophes, parmi lesquels se trouve Athanaël, sortent de la salle tout en discutant gravement et se dirigent lentement vers la terrasse où ils s'arrêtent. — Athanaël s'est détaché du groupe; il demeure immobile dans une attitude sévère, en regardant Thaïs.

THAIS, à Nicias.

Quel est cet étranger dont le regard farouche — s'attache ainsi sur moi? —

Je ne l'ai jamais vu paraître en nos festins... — d'où vient-il? quel est-il? —

NICIAS, assez bas et négligemment.

Un philosophe à l'âme rude! — un solitaire du désert! — (Avec ironie.) Il est ici pour toi; prends garde! —

THAIS.

Qu'apporte-t-il? L'amour?

NICIAS.

Nulle faiblesse humaine — ne saurait amollir son cœur. — Il veut te convertir à sa sainte doctrine. —

THAIS.

Qu'enseigne-t-il?

ATHANAEL, s'avançant.

Le mépris de la chair, — l'amour de la douleur, — l'austère pénitence! —

THAIS, après l'avoir regardé longuement.

Va; passe ton chemin! je ne crois qu'à l'amour — et nulle autre puissance — ne pourrait rien sur moi! —

ATHANAEL, qui l'a écoutée avec une sombre colère, va vers elle et dit avec éclat :

Ah! ne blasphème pas!

A ces mots, les philosophes cessent leur entretien et descendent vers Thaïs. Tous les invités, prévenus par les esclaves, ont quitté la salle du banquet, et, peu à peu, se joignent, avec un sentiment d'étonnement et de curiosité, à Thaïs et à Nicias.

THAÏS, à Athanaël, avec une sorte de câlinerie ironique.

Qui te fait si sévère — et pourquoi démens-tu la flamme de tes yeux? — Quelle triste folie — te fait manquer à ton destin? — Homme fait pour aimer, quelle erreur est la tienne! — Homme fait pour savoir, qui t'aveugle à ce point! — Tu n'as pas effleuré la coupe de la vie! — Tu n'as pas épelé l'amoureuse sagesse! — Assieds-toi près de nous, couronne-toi de roses, — rien n'est vrai que d'aimer, tends les bras à l'amour! —

NICIAS et LA FOULE.

Assieds-toi près de nous, couronne-toi de roses, — rien n'est vrai que d'aimer, tends les bras à l'amour! —

ATHANAEL, très ardemment.

Non! je hais vos fausses ivresses! — Non! ici, je me tais, mais j'irai, pécheresse, — j'irai dans ton palais te porter le salut — et je vaincrai l'Enfer en triomphant de toi! —

THAÏS, NICIAS, LA FOULE.

Couronne-toi de roses! — rien n'est vrai que d'aimer, tends les bras à l'amour! —

ATHANAEL est remonté au fond et se dispose à s'éloigner; il dit avec autorité :

J'irai dans ton palais te porter le salut! —

NICIAS, LA FOULE, avec provocation.

Ose venir, toi qui braves Vénus! —

THAIS, se disposant à reproduire la scène des amours d'Aphrodite (vision du 1er acte) à Athanaël, avec provocation.

Ose venir, toi qui braves Vénus!!... —

Des esclaves s'apprêtent à détacher les vêtements de Thaïs. — Athanaël a fui avec un geste d'horreur.

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Chez Thaïs. — La lumière ne parvient dans cette retraite qu'à travers de minces nappes d'eau qui l'adoucissent et l'irisent. Une figure de Vénus est au premier plan sur une stèle. — Il y a, devant la stèle, un brûle-parfums. Le sol est couvert de tapis de Byzance, d'oreillers brodés et de peaux de lions lybiques. Grands vases d'onyx d'où s'élancent des perséas en fleurs.

Thaïs paraît, accompagnée de quelques histrions et d'un petit groupe de comédiennes. — Bientôt, elle les éloigne tous d'un geste.

THAIS, seule, avec lassitude et amertume.

Ah! je suis fatiguée à mourir!... Tous ces hommes — ne sont qu'indifférence et que brutalité. — Les femmes sont méchantes — et les heures pesantes! — J'ai l'âme vide... Où trouver le repos?... — Et comment fixer le bonheur! — (Rêveuse, elle prend un miroir.) O mon miroir

fidèle, — rassure-moi; dis-moi que je suis toujours belle, — que je serai belle éternellement; — que rien ne flétrira les roses de mes lèvres, — que rien ne ternira l'or pur de mes cheveux; — dis-moi que je suis belle et que je serai belle — éternellement! éternellement! — (Se dressant, prêtant l'oreille, comme si une voix lui parlait dans l'ombre.) Ah! tais-toi, voix impitoyable, — voix qui me dis : Thaïs, tu vieilliras! — Un jour, ainsi, Thaïs ne serait plus Thaïs!... — Non! non! je n'y puis croire; — et s'il n'est point pour garder la beauté — de secrets souverains, de pratiques magiques, — toi, Vénus, réponds-moi de son éternité! — (S'adressant à l'image de Vénus, comme un murmure et avec dévotion.) Vénus, invisible et présente!... — Vénus, enchantement de l'ombre! — réponds-moi!... — Dis-moi que je suis belle et que je serai belle — éternellement! — que rien ne flétrira les roses de mes lèvres, — que rien ne ternira l'or pur de mes cheveux; — dis-moi que je suis belle et que je serai belle — éternellement! — éternellement! — éternellement! —

Elle aperçoit Athanaël qui est entré silencieusement et s'est arrêté sur le seuil.

THAIS, avec charme.

Étranger, te voilà comme tu l'avais dit...! —

ATHANAEL, murmurant une prière du fond du cœur.

Seigneur, fais que son radieux visage — soit comme voilé devant moi! — fais que la force de ses charmes — ne triomphe pas de ma volonté! —

THAIS, avec un sourire.

Allons, parle, à présent! —

ATHANAEL.

On dit qu'aucune femme ne t'égale ! — Et c'est pourquoi j'ai voulu te connaître, — et c'est pourquoi, te voyant, j'ai compris — combien il me serait glorieux de te vaincre ! —

THAIS, en souriant.

Tes hommages sont hauts ; ton orgueil les dépasse. — Présomptueux, prends garde de m'aimer ! —

ATHANAEL, avec chaleur.

Ah ! je t'aime, Thaïs, et j'aime à te le dire, — mais je t'aime, non comme tu l'entends ! — moi, je t'aime en esprit, je t'aime en vérité, — je te promets mieux qu'ivresse fleurie — et songes d'une brève nuit ; — cette félicité qu'aujourd'hui je t'apporte — ne finira jamais !... —

THAÏS, ironique.

Montre-moi donc ce merveilleux amour ! — Un amour vrai n'a qu'un langage : les baisers. —

ATHANAEL.

Thaïs, ne raille pas ! L'amour que je te prêche — c'est l'amour inconnu !

THAIS, légèrement.

Ami, tu viens bien tard ; — je connais toutes les ivresses. —

ATHANAEL.

L'amour que tu connais n'enfante que la honte. -- Celui que je t'apporte est le seul glorieux ! —

THAIS.

Je te trouve hardi d'offenser ton hôtesse. —

ATHANAEL.

T'offenser !... je ne songe — qu'à te conquérir à la vérité ! — (Avec un enthousiasme croissant.) Ah ! qui m'inspirera des discours embrasés — pour qu'à mon souffle, ô courtisane, — ton cœur fonde comme une cire ! — Qui pourra te livrer à moi — et qui changera ma parole — en un Jourdain dont les flots répandus — prépareront ton âme à la vie éternelle. —

THAIS, troublée, elle le regarde à la dérobée avec un vague sentiment de crainte.

A la vie éternelle !... —

ATHANAEL.

A la vie éternelle !...

THAIS, prenant une résolution, mais d'abord tout en tremblant.

Eh bien, fais-moi connaître — tout cet amour mystérieux, — je t'obéis... je suis à toi !... —

Thaïs, avec une spatule d'or, puise dans une coupe quelques grains d'encens qu'elle jette dans le brûle-parfums.

ATHANAEL, à part, avec fièvre.

Un tumulte effrayant s'élève en ma pensée!... — Seigneur, fais que son radieux visage — soit comme voilé devant moi!... —

Une fumée légère enveloppe Thaïs en même temps que la Déesse, et tandis qu'Athanaël troublé, la regarde, elle murmure en souriant et comme instinctivement une sorte d'incantation mystérieuse.

THAIS.

Vénus, invisible et présente! — Vénus, enchantement de l'ombre! —

ATHANAEL, à part, priant avec ardeur.

Fais que la force de ses charmes — ne triomphe pas de ma volonté. —

THAIS.

Vénus, descends et règne! — Vénus, éclat du ciel et blancheur de la neige! — Splendeur, Volupté, Douceur!...

ATHANAEL, reprenant violemment possession de lui-même, déchire, arrache sa robe d'emprunt sous laquelle il a gardé son cilice.

Je suis Athanaël, moine d'Antinoé! — Je viens du saint désert et je maudis la chair — et je maudis la mort qui te possède! — et me voici devant toi, femme — comme devant un tombeau; — et je te dis : Thaïs, lève-toi, lève-toi! —

THAIS, pâle d'épouvante, les mains jointes, pleurant et gémissant, se jette aux pieds d'Athanaël.

Ne me fais pas de mal. Parle, que me veux-tu? — Je sais que les saints du désert — détestent celles qui s'asser-

vissent aux hommes ! — pourtant ne me méprise pas ; — je n'ai pas plus choisi mon sort que ma nature ; — et ce n'est pas ma faute enfin si je suis belle !... — Ne me fais pas mourir ! Ah ! je crains tant la mort ! —

ATHANAEL, avec enthousiasme.

Non, tu vivras de la vie éternelle ; — sois à jamais la bien-aimée — et l'épouse du Christ dont tu fus l'ennemie. —

THAIS, avec ardeur et joie.

Je sens une fraîcheur en mon âme ravie ! — Je frissonne et demeure charmée !... — Quel pouvoir est le sien ?

LA VOIX DE NICIAS se fait entendre au loin et se rapproche graduellement.

O Thaïs, idole fragile, — je veux une dernière fois — l'amour de ta lèvre fleurie !... —

THAÏS, écoutant avec un sentiment de répulsion.

Ah ! Nicias !... encor !... (Comme à elle-même, avec agitation. Mon âme n'est plus mienne. — M'aimer !... (Avec dédain et brusquerie.) Il n'a jamais aimé personne... — il n'aime que l'amour !...

ATHANAEL.

— Tu l'entends ?

THAÏS à Athanaël, avec énergie.

Eh bien, va ! — Dis-lui que je déteste — tous les riches, tous les heureux !... — qu'il m'oublie, entends-tu ! Dis-lui que je le hais !... —

ATHANAEL, avec autorité.

A ton seuil, jusqu'au jour, j'attendrai ta venue!... —

THAÏS, se reprenant, avec un dernier mouvement de révolte.

Non!... je reste Thaïs, Thaïs la courtisane. — Je ne crois plus à rien et je ne veux plus rien. — Ni lui, ni toi, ni ton Dieu!

Elle est prise d'un rire nerveux, qui s'achève en des sanglots, et se jette le visage dans ses coussins, tandis que lui s'éloigne, l'ayant regardée une dernière fois avec une religieuse confiance.
Les rideaux se ferment lentement. La musique continue jusqu'au tableau suivant

MÉDITATION RELIGIEUSE. — SYMPHONIE.

DEUXIÈME TABLEAU

Avant le jour. — Sur une place, devant la maison de Thaïs. — Sous le portique, au premier plan, une petite statuette d'Éros; devant l'image, une lampe allumée. La lune éclaire encore la place. — Au bas des degrés du portique dort Athanaël, couché sur le pavé, — Au fond, à droite, une maison dans laquelle sont réunis Nicias et ses amis de plaisir; le rez-de-chaussée est éclairé. On entend vaguement une musique de fête.
Après un temps, la porte de la maison de Thaïs s'ouvre. Thaïs paraît; elle prend la lampe, qu'elle élève au-dessus de sa tête pour voir sur la place. Elle descend ainsi les degrés; elle aperçoit Athanaël, repose la lampe où elle l'a prise et revient vers lui.

THAIS, se penchant vers Athanaël, mystérieusement, à voix basse

Père, Dieu m'a parlé par ta voix! me voici! —

ATHANAEL, se levant, à Thaïs, mystérieusement et à voix basse.

Thaïs, Dieu t'attendait!

THAIS, toujours à voix basse, avec humilité.

Ta parole est restée — en mon cœur comme un baume divin. — J'ai prié, j'ai pleuré... — il s'est fait en mon

âme une grande lumière. — Ayant vu le néant de toute volupté, — vers toi je viens, ainsi que tu l'as commandé. —

ATHANAEL.

Va, courage, ô ma sœur! — l'aube du repos se lève!...

THAIS, humblement.

— Que faut-il faire?...

ATHANAEL.

— Non loin d'ici, vers l'occident, — il est un monastère où des femmes élues — vivent pareilles à des anges — dans un parfait recueillement : — pauvres, pour que Jésus les aime, — modestes, pour qu'il les regarde, — et chastes pour qu'il les épouse! — C'est là que je te conduirai. — A leur pieuse mère, Albine, — je te consacrerai! —

THAIS.

Albine, fille des Césars!

ATHANAEL, simplement.

Et la servante — la plus pure du Christ! — (Avec mystère.) Là, je t'enfermerai dans l'étroite cellule — jusqu'au jour où Jésus te viendra délivrer! — (Avec un enthousiasme grandissant.) Va! n'en doute pas! Il viendra lui-même — et quel tressaillement dans la chair de ton âme — quand tu sentiras sur tes yeux — se poser ses doigts de lumière — afin d'en essuyer les pleurs! —

THAIS, avec joie.

Ah mène-moi, mon père, à la maison d'Albine !

ATHANAEL.

— Oui. Mais, d'abord, anéantis — ce qui fut l'impure Thaïs : — ton palais, tes richesses, — tout ce qui proclame ta honte ! — Brûle tout ! anéantis tout ! —

THAIS, résignée.

Père, qu'il en soit ainsi. — (Elle se dirige vers la maison, puis s'arrête avec un sourire devant la petite image d'Eros.) Je ne veux rien garder de mon passé, — rien que cela... (Prenant et apportant dans ses bras l'image qu'elle présente à Athanaël.) Cette image d'ivoire, — cet enfant, d'un travail antique et merveilleux, — c'est Eros ! c'est l'amour ! (Tendre et chaste.) Considère, ô mon père, — que nous ne le pouvons traiter cruellement. — L'amour est une vertu rare, — j'ai péché, non par lui, mais plutôt contre lui. — Ah ! je ne pleure pas de l'avoir eu pour maître, — mais d'avoir méconnu sa volonté ! — Il défend qu'une femme — se donne à qui ne vient point en son nom ; — et c'est pour cette loi qu'il convient qu'on l'honore. — Prends-le, pour le placer dans quelque monastère, — et ceux qui le verront se tourneront vers Dieu, — car l'amour nous élève aux célestes pensées. — (Après un temps.)

Quand Nicias m'aimait, il m'offrit cette image. —

ATHANAEL, avec une explosion de colère.

Nicias ! ah ! maudis la source empoisonnée — d'où te vient ce présent ! qu'il soit anéanti. — (Il a saisi la statuette qu'il

jette violemment sur le pavé où elle se brise ; il en chasse les débris du pied.)
Et tout le reste à la flamme, à l'abîme ! — Viens, Thaïs — que tout ce qui fut toi retourne à la poussière, — à l'éternel oubli ! —

THAIS, la tête baissée, tremblante.

Que tout retourne à la poussière — à l'éternel oubli ! — Viens !

ATHANAEL.

Viens ! —

Ils entrent dans la maison. — Le jour se fait peu à peu. — Nicias et ses amis sortent de la taverne et viennent en causant et en riant devant la maison de Thaïs. — La ville s'éveille. — Dans un instant des groupes seront réunis sur la place.

AMIS DE NICIAS, légèrement.

On dort encor chez Thaïs !

NICIAS, insoucieusement.

Qu'on y dorme — puisque je n'y dois plus veiller. — — Que m'importe à présent !

AMIS DE NICIAS, en riant.

1er groupe.

Pauvre ami !

2e groupe.

Pauvre ami ! —

NICIAS.

La fortune du moins — a compensé le dédain de Thaïs ; — le jeu m'a rendu presque autant qu'elle m'a pris. —

AMIS DE NICIAS.

Qui donc près d'elle te remplace ? — Est-ce ton sauvage ami du désert? —

NICIAS.

Peut-être !

AMIS, gaîment.

Chantons sa victoire ! —

NICIAS, avec indifférence.

Égayons-nous, ne pouvant plus aimer ! —

A ce moment, Athanaël sort de la maison, une torche allumée à la main

NICIAS, avec ironie.

Eh ! c'est lui !... c'est Athanaël ! —

AMIS.

Athanaël ! — Salut, sage des sages ! — Thaïs a donc désarmé ta raison ? — (En riant.) Ah ! ah ! Voyez sa face glorieuse ! —

ATHANAEL, jetant sa torche qui s'éteint sur le sol.

Ah ! taisez-vous ! Thaïs est l'épouse de Dieu, — elle n'est plus à vous ! La Thaïs infernale — est morte à tout jamais... et la Thaïs nouvelle, — la voici !

Paraît Thaïs, les cheveux défaits, vêtue d'une tunique de laine. Ses esclaves la suivent attristées, regardant vers la maison d'où, dès ce moment, de légères fumées que vont bientôt suivre des lueurs d'incendie et des flammes selon le mouvement de l'action. — La foule attirée par les cris et les rires envahit la place progressivement.

ATHANAEL, à Thaïs.

— Viens, ma sœur, et fuyons à jamais cette ville;

LA FOULE, premier groupe, s'interposant.

— Ah! jamais! non! jamais!

LA FOULE et LES AMIS DE NICIAS, deuxième groupe, de même.

L'emmener! que dit-il? —

THAÏS.

Il dit vrai!

NICIAS.

Thaïs! tu nous quitterais! — Est-ce possible?

Nicias a pris le bras de Thaïs.

ATHANAEL, la lui arrachant.

Impie! — crains de mourir si tu touches à celle-ci. — Elle est sacrée! elle est la part de Dieu! — (Prenant Thaïs près de lui et voulant s'éloigner.) Passage!

LA FOULE, excitée.

Non! Que lui veut donc cet homme! — Qu'il retourne au désert!

UN PETIT GROUPE DE GENS DU PEUPLE, menaçant Athanaël.

Va-t'en! Cynocéphale! —

LA FOULE, par groupes.

Nous reprendre Thaïs! — Eh! de qui vivrons-nous? — Mes robes! mes colliers! mes chevaux! mes bijoux! — qui nous paiera! Pour qui donc sont les lois! — Il nous vole Thaïs!

LES FEMMES AFFOLÉES, désignant la maison incendiée.

La flamme! l'incendie! — le palais brûle!

LA FOULE, hurlante.

Qu'elle reste! — et lui qu'on l'assomme! aux corbeaux! — au gibet! à l'égout! —

UN HOMME DU PEUPLE, jetant une pierre à Athanaël qu'il blesse au front.

Tiens, satyre, à toi! —

ATHANAEL, THAÏS, l'un près de l'autre, debout, très calmes, regardant la foule menaçante.

L'incendie augmente

Ah! mourons, si c'est notre heure! — Achetons-en un un instant — une éternelle allégresse — au prix de tout notre sang! —

LA FOULE, avec fureur.

A mort!

NICIAS, parvenant à s'interposer,

Arrêtez! de par tous les dieux! — voilà de quoi vous apaiser!

Il a puisé dans son escarcelle et jette de l'or à poignées.

LA FOULE.

Tous se précipitent sur l'or qu'ils se disputent à grands cris.

De l'or! —

NICIAS, à Athanaël et à Thaïs.

Allez! — Adieu, Thaïs, en vain tu m'oublieras; — ton souvenir sera le parfum de mon âme!... —

Nicias jette de nouveau de l'or.

Nouvelles clameurs de la foule. — Athanaël et Thaïs s'enfuient. Le palais brûle.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

La Thébaïde.

Les cabanes des Cénobites au bord du Nil. — Le ciel est rouge à l'occident, il y a dans l'air des menaces d'orage. — Les Cénobites viennent de terminer leur repas du soir et regardent le ciel avec une vague terreur. — Rafales lointaines du simoun. — Cris du chacal et rugissement du lion dans les profondeurs du désert.

LES CÉNOBITES.

Que le ciel est pesant! quelle torpeur accable — les êtres et les choses! — On entend au loin le cri du chacal! — Le vent va déchaîner ses meutes rugissantes — avec le tonnerre et l'éclair! —

PALÉMON, aux Cénobites qui s'empressent au travail selon son indication.

Rentrons dans nos cabanes — et nos grains et nos fruits! — Redoutons une nuit d'orage — qui les disperserait! —

UN CÉNOBITE, en marchant.

Athanaël!... qui l'a vu?... —

PALÉMON.

Depuis vingt jours qu'il nous est revenu, — mes frères, je crois bien qu'il n'a mangé ni bu! — Le triomphe qu'il a remporté sur l'enfer — semble l'avoir brisé de corps et d'âme! —

Athanaël sort de sa cabane, les yeux fixes, l'air farouche, le corps comme brisé.

LES CÉNOBITES, avec respect.

C'est lui qui vient!

Athanaël passe au milieu d'eux comme s'il ne les voyait pas.

UN GROUPE.

Sa pensée est absente... —

UN AUTRE GROUPE.

Elle est auprès de Dieu!

LES CÉNOBITES, en s'éloignant.

Respectons son silence... — laissons-le seul!...

ATHANAEL, à Palémon, avec humilité.

Demeure auprès de moi; — il faut que je confesse — le trouble de mon âme à ton âme sereine. — Tu sais, ô Palémon, que j'ai reconquis l'âme — de celle qui fut l'impure Thaïs. — Une orgueilleuse joie a suivi ce triomphe — et je suis revenu vers ce désert de paix!... — Eh bien,

en moi, la paix est morte!... — En vain, j'ai flagellé ma chair, — en vain je l'ai meurtrie! un démon me possède! — La beauté de la femme hante mes visions! — Je ne vois que Thaïs, ou mieux, ce n'est pas elle, — c'est Hélène et Phryné, c'est Vénus Astarté, — toutes les splendeurs et toutes les voluptés — en une seule créature! —

Il tombe comme écrasé de honte aux pieds de Palémon.

PALÉMON, doucement et simplement.

Ne t'avais-je pas dit : — « Ne nous mêlons jamais, mon fils, aux gens du siècle, — craignons les pièges de l'esprit! » — Ah! pourquoi nous as-tu quittés?... Que Dieu t'assiste! — Adieu! —

Athanaël se lève. — Palémon l'embrasse et s'éloigne. — Athanaël seu s'agenouille sur sa natte, étend les bras pour une muette et fervente oraison. — Après quoi, il s'allonge les mains jointes et s'endort.

Autour du Cénobite endormi, l'ombre épaisse s'éclaire d'une lueur mystérieuse. — A cette lueur apparaissent les Sept Esprits de la Tentation, sous la forme de petits êtres, à la face malicieuse, à l'allure féline, accroupis le long de la couche d'Athanaël. Ils se meuvent lentement, comme des figures de rêve, puis, rassemblés en un groupe, ils pèsent de leurs griffes sur la poitrine de l'homme du désert.

Et les Sept Esprits de la Tentation, dans une sorte d'incantation, avec des gestes bizarres, s'emparent de l'âme du saint.

VOIX DES ESPRITS.

Ravissons-lui son âme,
Emportons-la sous la forme charnelle
A travers l'infernal tourbillon!

Athanaël se lève sous l'empire de son rêve.

Les Esprits le circonviennent, ils le poussent devant eux, dans un souffle d'orage, avec un infernal ricanement.

Alors tout s'évanouit.

Et de la nuit profonde, soudainement jaillit comme un monde nouveau.

C'est un merveilleux jardin que dominent d'éblouissantes architectures, parmi lesquelles s'étalent des frondaisons toutes couvertes de fleurs.

L'Ame du saint, possédée, mène le corps, son esclave. Les Sept Esprits de la Tentation font pénétrer le cénobite dans ce séjour où il entre plein de trouble et d'effroi. — Ils lui en décrivent les beautés; ils éveillent, autour de lui, toutes les âmes déchues. Et voici que des cercles de cet enfer montent des êtres multiformes, des groupes s'assemblent et se joignent peu à peu à la troupe des Esprits de la Tentation. — Athanaël éperdu subit déjà leur domination, ils lui annoncent la venue de la toute-puissante séductrice; ils l'encouragent à se livrer à Elle de qui vient toute la joie.

Démon à figure de femme, la Perdition paraît dans la splendeur de sa royauté. — Un cortège solennel l'accompagne, dont la marche lente semble l'accomplissement de quelque rite religieux.

La Perdition, tout à coup, secouant sa longue chevelure, faisant sonner l'or de ses colliers, s'élance au milieu du Cercle des âmes. — Sa grâce les charme; ses promesses les séduisent.

Les Sept Esprits évoquent les puissances gardiennes des richesses de la mer. Et voici les Sirènes aux vertes chevelures, quelques-unes portant dans de vastes coquillages, roses comme des fleurs de chair, les perles et les coraux et les nacres irisées de l'abîme — puis, les Tritons sonnant de la conque.

Tous ces trésors, la Perdition les offre à Athanaël. Elle les fait miroiter sous ses yeux. Elle lui offre le tribut de toutes ces richesses. Enivré, charmé, Athanaël sourit à cet hommage.

Et voici les Gnômes, Esprits de la Terre.

Ils apportent les fruits et les parfums, l'or et les pierres précieuses. Et tandis qu'ils refusent tous ces biens à la foule qu se presse avidement autour d'eux, ils les offrent au solitaire ébloui.

La Perdition, d'une main légère, joue avec l'or et les pierreries. — Avec une moquerie doucement perfide, les *Sept Esprits*

montrent à Athanaël l'humble vêtement qui le couvre; ils le livrent à la risée de la multitude.

Des sphinges viennent, symbolisant le doute, dont les énigmes et les silences vont achever de le troubler.

La Perdition déjà triomphante, tourbillonne autour de lui. Elle offre à ses lèvres la coupe des ivresses impures.

La défaite du saint va s'accomplir.

A ce retentissant éclat succèdent de suaves harmonies. — C'est la voix des orgues sacrées — douce et calme d'abord comme un souffle céleste. — A mesure que l'orgue chante, on voit poindre et grandir dans les profondeurs du ciel une étoile miraculeuse, l'Étoile de la Rédemption ! —

Athanaël inquiet a écouté, il s'émeut, regarde, découvre l'étoile. C'est le réveil ! — C'est le salut ! — Il comprend ! — Il comprend !...

Mais où donc était-il ? — Explosion de joie et de reconnaissance. Il est sauvé ! sauvé !

Hélas ! il s'aperçoit avec désespoir qu'il n'est plus lui-même.

La Perdition vient alors vers lui avec de perfides sourires. Elle le calme, l'attire, le console, le reprend !

L'étoile s'éteint peu à peu, à mesure que s'affaiblissent les harmonies célestes.

Athanaël, sans courage désormais pour la résistance, voit l'étoile pâlir et disparaître.

Il tombe épuisé, anéanti, désespéré.

La Perdition le relève doucement, le retient, tout troublé.

SABBAT

Désormais, son âme est perdue. — Une ronde infernale l'emporte dans le tourbillon des vices. Des lueurs étranges, fantastiques, illuminent ce déchaînement des esprits de l'abîme et des âmes tournant avec des allures de spectres, parmi les tuniques flottantes, les fleurs arrachées, les blancheurs des voiles, au milieu d'un effroyable tumulte.

Au-dessus de cet emportement surhumain montent les puissants gémissements des âmes perdues.

La Perdition mène la ronde sabbatique.

Tout à coup, au fond, toute blanche dans les ténèbres, Thaïs a paru.

Les danses s'arrêtent brusquement et de la multitude une énorme clameur s'élève : Thaïs! Thaïs!

D'un geste énergique et sauvage, tous indiquent à Athanaël la forme de Thaïs.

Et, tandis que la vision va disparaître, le tourbillon précipite encore son mouvement tumultueux et frénétique.

Puis, peu à peu, tout décroît, tout s'éteint. En un mouvement plein de langueur, de perversité et de charme, les groupes entraînent Athanaël que conduit la Perdition.

La multitude semble se fondre et les jardins s'effacer.

Il n'y a plus que trois groupes, deux groupes, un seul groupe, puis... plus rien.

Tout est vague — crépuscule — nuit. — Le rêve est fini.

. . . . . .

C'est la Thébaïde. — Athanaël endormi à la même place. — Thaïs, près de lui, droite.

THAIS, à Athanaël, avec un grand charme et une séduction provocante.

— Qui te fait si sévère, — et pourquoi démens-tu la flamme de tes yeux ? —

ATHANAEL, d'une voix étouffée, comme en rêvant.

Thaïs!...

THAIS.

Quelle triste folie — te fait manquer à ton destin? — Homme fait pour aimer, quelle erreur est la tienne! —

ATHANAEL, haletant, se levant.

Ah ! Satan ! arrière !... ma chair brûle !

THAIS, avec provocation.

— Ose venir, toi qui braves Vénus ! —

ATHANAEL, éperdu.

— Je meurs ! Thaïs !... Viens !... —

Rires stridents de Thaïs dont l'image disparaît subitement.

Vision :

Le ciel s'éclaircit. — Une vision nouvelle montre à Athanaël le jardin du monastère d'Albine. — A l'ombre d'un grand figuier, Thaïs est étendue immobile. — Autour d'elle sont agenouillées les Filles blanches du Monastère.

ATHANAEL, apercevant la vision. Avec un cri d'épouvante et reculant.

Ah !...

LES VOIX.

Une sainte est près de quitter la Terre. — Thaïs d'Alexandrie — va mourir ! Thaïs va mourir ! —

ATHANAEL, avec égarement, répétant les paroles entendues pendant la vision.

Thaïs va mourir ! Thaïs va mourir !... — (Avec une passion furieuse.) Alors, pourquoi le ciel, les êtres, la lumière ! — A quoi bon l'univers ! — Thaïs va mourir ! Ah ! la voir encore ! La revoir ! la saisir ! la garder !... je la veux ! Oui, fou, fou que je suis de n'avoir pas compris — qu'elle seule était tout !... qu'une de ses caresses — valait plus que le ciel ! Oh ! je voudrais tuer tous ceux qui l'ont aimée ! — Non,

Thaïs, ne meurs pas! Non! je vais te reprendre! — Sois à moi! sois à moi!

Il s'élance et disparaît dans la nuit.

Obscurité complète. — Nuages envahissants, éclairs sinistres. — Tonnerre.

La musique continue jusqu'au changement.

DEUXIÈME TABLEAU

Le jardin du monastère d'Albine. — A l'ombre d'un grand figuier, Thaïs est étendue, immobile, comme morte. — Ses compagnes et Albine sont autour d'elle.

LES FILLES BLANCHES DU MONASTÈRE, à genoux, les mains jointes, autour de Thaïs — (Presque murmuré.)

Seigneur, ayez pitié de moi — selon votre mansuétude! — effacez mon iniquité — selon votre miséricorde! —

ALBINE, à part, contemplant Thaïs.

Dieu l'appelle, et, ce soir, la blancheur du linceul — aura voilé ce pur visage! — Durant trois mois, elle a veillé, prié, pleuré; — son corps est détruit par la pénitence, — mais ses péchés sont effacés! —

LES FILLES BLANCHES.

Seigneur, ayez pitié de moi — selon votre mansuétude! —

Athanaël très pâle, très troublé, paraît à l'entrée du jardin. Ayant été aperçu par Albine, il contient son émotion et s'arrête humblement. Albine est allée au-devant de lui avec respect. — Les filles blanches forment un groupe qui tout d'abord dérobe à Athanaël la vue de Thaïs.

ALBINE, à Athanaël, simplement.

Sois le bienvenu dans nos tabernacles, — ô père vénéré! — car sans doute tu viens pour bénir cette sainte — que tu nous as donnée... —

ATHANAEL, avec un trouble, un égarement qu'il essaie de contenir.

Oui... Thaïs!...

ALBINE.

Ayant fait — ce que ton esprit pur lui commanda de faire, — voici qu'elle va voir l'éternelle lumière! —

Les compagnes de Thaïs s'étant divisées, Athanaël l'aperçoit.

ATHANAEL, avec angoisse.

Thaïs!... Thaïs!...

Écrasé de douleur, il est tombé prosterné.

Albine et les filles blanches s'éloignent de quelques pas et forment un groupe à part. Pendant qu'elles murmurent leurs lamentations, Athanaël s'est traîné sur les genoux et se trouve près de Thaïs à laquelle il tend les bras.

ATHANAEL, à voix basse et douloureusement.

Thaïs!... —

THAIS, ouvrant les yeux et regardant Athanaël avec douleur.

C'est toi, mon père!... — (Toujours dans l'extase, n'entendant pas ce qu'Athanaël lui répond.) Te souvient-il du lumineux voyage, — lorsque tu m'as conduite ici?... —

ATHANAEL, avec attendrissement.

J'ai le seul souvenir de ta beauté mortelle!

THAIS.

— Te souvient-il de ces heures de calme — dans la fraîcheur de l'oasis!... —

ATHANAEL, avec ardeur.

Ah! je me souviens seulement — de cette soif inapaisée — dont tu seras l'apaisement...

THAIS.

Surtout te souvient-il de tes saintes paroles — en ce jour — où par toi j'ai connu le seul amour!... —

ATHANAEL, avec anxiété.

Quand j'ai parlé, je t'ai menti... —

THAIS.

Et la voilà l'aurore! — et les voilà les roses de l'éternel matin ! —

ATHANAEL.

Non ! le ciel... rien n'existe... — rien n'est vrai que la vie et que l'amour des êtres... — Je t'aime !...

THAIS.

Le ciel s'ouvre ! — Voici les anges, les prophètes... et les saints !... — ils viennent avec un sourire — les mains toutes pleines de fleurs ! —

ATHANAEL.

Entends-moi donc, ma toute aimée !... —

THAIS, debout, frissonnante.

Deux séraphins aux blanches ailes — planent dans l'azur ! — et comme tu l'as dit, le doux consolateur — posant sur mes yeux ses doigts de lumière — en essuie à jamais les pleurs !... —

ATHANAEL, de plus en plus exalté.

Viens ! dis-moi: je vivrai ! je vivrai ! —

THAIS.

Le son des harpes d'or m'enchante ! — de suaves parfums me pénètrent !... Je sens — une exquise béatitude — endormir tous mes maux ! — Ah ! Le ciel !... je vois Dieu !... —

Elle meurt.

ATHANAEL avec un cri terrible se jette à genoux devant elle.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS — 7316-3-91. — (Encre Lorilleux).

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

fr. c.

HENRY BECQUE

La Parisienne, comédie en trois actes..... 2 »

ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ

Le Parfum, comédie en trois actes..... 2 »
Paris fin de siècle, pièce en cinq actes..... 2 »
Les Miettes de l'année, revue en trois actes..... 1 50

HECTOR CRÉMIEUX et PIERRE DECOURCELLE

L'Abbé Constantin, comédie en trois actes..... 2 »

ALPHONSE DAUDET

La Lutte pour la vie, pièce en cinq actes..... 2 »

ALEXANDRE DUMAS FILS
de l'Académie française

Francillon, pièce en trois actes..... 2 »

ALEXANDRE DUMAS et PAUL MEURICE

Hamlet, drame en cinq actes, en vers..... 2 »

OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française

Chamillac, comédie en cinq actes..... 2 »

EDMOND GONDINET

Un Parisien, comédie en trois actes..... 2 »

GEORGES LEFÈVRE

Roméo et Juliette, drame en cinq actes..... 2 »

JULES LEMAITRE

Mariage blanc, drame en trois actes..... »

C. DU LOCLE

Salammbô, opéra en cinq actes..... 1 »

AUGUSTE VACQUERIE

Souvent homme varie, pièce en deux actes en vers.... 2 »

Paris. — Imprimerie A. Delapoy, 3, rue Auber.